Quand les Balkaniques
SE DÉCIDERONT-ILS A MARCHER ?

Plus les événements de la grande guerre se développent, plus leurs conséquences se précisent, plus l'attitude observée par la Grèce, la Bulgarie et la Roumanie paraît singulière, paradoxale, et contraire à toute logique. Elle serait absolument incompréhensible si on ne se souvenait pas qu'un Cobourg règne à Sofia, alors que le beau-frère et le cousin de Guillaume II règnent à Athènes et à Bucarest. Les rois métèques ai-je lu quelque part. C'est parfaitement exact. Peu importe donc à ces trois souverains que les aspirations nationales des peuples qu'ils sont chargés de gouverner soient méconnues. Ils ne connaissent qu'une loi : celle édictée par le roi de Prusse et qu'une volonté, celle de ce même roi. Or, l'intérêt primordial de celui-ci est que les trois puissances balkaniques restent l'arme au pied et ne tombent pas sur le dos de l'Autriche et de la Turquie, ses deux fidèles alliés, dont la défaite équivaudrait pour lui au pire des désastres.

Ce qui est particulièrement curieux, c'est que ces trois puissances ne retrouveront jamais une occasion plus favorable à la réalisation de leurs aspirations nationales et plus capable d'assurer solidement leur avenir. A quoi pensent donc le peuple roumain, le peuple bulgare et le peuple grec ? Qu'attendent-ils donc des événements ? Supposent-ils par hasard, qu'à l'heure du réglement de comptes une fée bienfaisante viendra combler leurs vœux ? J'ose espérer qu'ils n'ont pas cette naïveté. Nous vivons hélas ! des heures terribles et aucune illusion n'est plus permise. C'est à la pointe de la baïonnette qu'il importe désormais de conquérir ce que l'on désire. Pour recouvrer l'Alsace et la Lorraine, la France lutte depuis bientôt un an avec un héroïsme merveilleux et, pour voir Trente et Trieste faire retour à la mère-patrie, il faudra de la part de l'Italie un long et difficile effort. Aussi, les balkaniques se tromperaient-ils gravement s'ils se figuraient qu'il leur suffira d'intervenir, lorsque tout danger et toute difficulté auront disparu. Ce serait, en effet, une excellente combinaison. De telles opérations ne sont plus permises. Ceux qui seront restés chez eux devront se résigner à ne pas prendre part au partage éventuel.

Quand on se rappelle l'histoire d'hier, l'attitude présente de la Bulgarie et de la Grèce en particulier dépasse l'entendement et vous confond. Si ces puissances ont la mémoire courte, d'autres se souviennent d'un passé qui, rempli de leçons et d'enseignements, les condamne sévèrement.

La Bulgarie et la Grèce ont eu constamment devant elles un adversaire redoutable, le Turc, contre lequel, à maintes reprises, elles ont réclamé l'intervention de l'Europe. Or, cet adversaire, qui a toujours trouvé en l'Allemagne un défenseur zélé, est aux prises aujourd'hui avec les pires difficultés. Il a devant lui une redoutable coalition.

Après la crise arménienne où, seule, elle s'opposa aux réformes si légitimes que la France, l'Angleterre et la Russie voulaient imposer au Sultan, l'Allemagne donnait à la Turquie et, cette fois, contre la Grèce, un nouveau gage de dévouement : en effet, au moment où les soldats grecs du colonel Vassos débarquaient en Crète pour venir en aide aux insurgés, Guillaume II, après avoir désapprouvé la Grèce et son roi, proposa de bloquer le Pirée et d'exiger le rappel du colonel Vassos. Et, plus tard, après la première guerre gréco-turque née de l'incident crétois, l'empereur allemand accentua son attitude turcophile et antihellénique en félicitant l'armée turque de ses victoires et en s'opposant à toutes les mesures proposées pour atténuer le désastre des Grecs. Depuis, chaque fois, que la Grèce eut à chercher aide et protection, c'est du côté de la France qu'elle la trouva, alors que la politique allemande la poursuivait d'une hostilité systématique. Dans ces conditions, pourquoi hésite-t-elle à foncer sur ses ennemis aux côtés de ses amis ? Il y a des fautes qu'une nation libre et consciente de ses devoirs n'a pas le droit de commettre.

Quant à la Bulgarie, il est évident que sa raison d'être et son intérêt vital lui ont toujours commandé de tourner le dos à l'Austro-Allemagne. En outre, elle doit à la Russie d'avoir été délivrée du joug ottoman et d'être devenue un Etat indépendant et prospère. Le monument du « Tsar libérateur » qui se dresse à Sofia devant le Palais du Sobranié, est une perpétuelle évocation des temps héroïques de la guerre d'indépendance : il est aussi un vivant symbole, dont les Bulgares ne devraient jamais — en ce moment moins encore qu'à tout autre — méconnaître la haute signification. La Bulgarie ne devrait, en outre, jamais oublier que l'Angleterre de tout temps se fit en Europe le champion des libertés macédoniennes, si chères aux cœurs des Bulgares. Ce fut de la part de la Grande-Bretagne, depuis nombre d'années, une politique traditionnelle.

Les voix les plus autorisées du Royaume-Uni flétrirent du haut de la tribune « les *bulgarian atrocities* ». « La Macédoine aux Macédoniens », telle demeura la formule du Foreign Office, quels que fussent ses dirigeants, conservateurs ou libéraux : Salisbury ou Rosebery, Lansdowne ou Edouard Grey. L'Allemagne, au contraire, qui s'était constituée la tutrice de la Turquie, s'est opposée toujours systématiquement à ce que la Macédoine fût arrachée à la tyrannie des Turcs. C'est de Londres que partit naguère la proposition de nommer un gouverneur général chrétien en Macédoine. Cette proposition, qui remplissait les vœux de tous les Bulgares, fut ruinée au Reichstag par le Prince de Bülow qui la traita « d'innovation mettant en péril la souveraineté du Sultan » et, par conséquent, dangereuse pour le gouvernement allemand.

Pour ce qui est de la Roumanie, croit-elle sérieusement qu'elle sera à même de réaliser ses aspirations sans une défaite autrichienne ? Enfin, Grèce, Bulgarie et Roumanie ne voient-elles pas que leur avenir ne peut être assuré que par l'écrasement du Turc et de ses deux alliés et protecteurs l'Allemagne et l'Autriche? Ne trouveront-elles pas en elles la force nécessaire pour s'affranchir de la volonté des métèques? Ce serait pour elles le salut : qu'elles se pénètrent de cette vérité, car l'heure de l'action a sonné.

André MÉVIL.